

Sur la maladie dostoïevskienne

Hugo LAROUCHE

« Je suis un homme malade¹ » : telles sont les premières paroles proférées par l'homme du sous-sol. Que faire – hélas ! Si tout (ou presque) semble malade dans l'œuvre de Fiodor Dostoïevski (1821-1881), ce n'est pas anodin : la maladie prend après tout une place monumentale dans sa vie.² Épilepsie, jeu compulsif, névroses : rien ne l'a épargné. Pour ainsi dire, la maladie (que nous appellerons ici maladie dostoïevskienne) forme un lien étroit et fécond entre sa société, sa vie et son œuvre. Décortiquons donc, dans l'objectif de saisir l'ampleur de cette infection, sa provenance et son influence ; sa nature et ses symptômes ; comment l'exploiter (ou sombrer avec elle) ; puis enfin, diagnostiquons ses symptômes à l'échelle de la société russe du XIX^e siècle, dépeinte par l'auteur comme étant une société purulente et putrescente. Dostoïevski, bien qu'il fût monstrueusement malade, fût à la fois un médecin capable de diagnostiquer les plus profonds déchirements humains.

Un homme malade

Toute sa vie, Dostoïevski a été atteint sans répit par la maladie, elle l'a rongé, déchiré et tourmenté. Sans savoir s'il allait pouvoir continuer à tenir son crayon, il a vu la maladie avoir sur lui des effets complètement destructeurs, le menant à la souffrance ainsi qu'à une difficulté à pouvoir travailler : ses crises d'épilepsie allaient parfois jusqu'à l'empêcher d'écrire durant plusieurs jours.³ Dans sa lettre du 27 août 1849, il écrit : « il me

¹ Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Carnets du sous-sol*, Bruxelles, Actes Sud, 1992, p. 11.

² Jacques CATTEAU, *Dostoyevsky and the Process of Literary Creation*, Cambridge, Cambridge University, 1989, p. 118.

³ Joseph FRANK, *Dostoïevski, un écrivain dans son temps*, Genève, Éditions des Syrtes, 2010, p. 311.

semble toujours, depuis quelque temps, que le sol vacille sous moi et que je suis dans ma cellule comme dans une cabine de bateau. De tout cela je déduis que mes nerfs se détraquent⁴ ». Sous le poids écrasant de la maladie, son monde tremble. Plusieurs symptômes l'auraient profondément affecté : jeu compulsif, sensation de dédoublement, irritabilité, troubles nerveux, hypocondrie, dissociation et sensation d'emprisonnement.⁵ Dans cet ordre d'idée, il est presque impossible d'associer son génie littéraire à sa maladie.⁶ Elle était un monstre qui l'empêchait de fonctionner, le fatiguait et lui faisait perdre la mémoire jusqu'à ce qu'il en oublie les personnages de *Crime et Châtiment*!

Heureusement, « sa réaction à la tempête et au naufrage – la maladie, jeux compulsifs, dettes, deuil, surmenage – fut une explosion d'énergie, un élan vital. Toute son existence était une perpétuelle résurrection⁷ ». En ce sens, il a vu en la maladie un objet unique: la manifestation d'un déchirement interne qui pourrait être à la source d'une compréhension plus profonde de l'être humain. Sa maladie est un déchirement : le même déchirement qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie entre la raison et la passion, mais aussi entre la foi et le nihilisme russe (un mouvement social et culturel radical des années 1860 en Russie). Or, sa maladie (ou son déchirement) s'est transformée en moteur créatif. Pour ainsi dire, il allait jusqu'à affirmer pouvoir mieux écrire dans un état de tension provoqué par ses crises de nerfs.⁸ *La maladie, en tant qu'elle est associée à ses déchirements internes, serait donc la véritable semence de l'univers dostoïevskien.* « Déchirement perpétuel qui est la grande découverte de Dostoïevski », dit Berdiaev. « Son épilepsie même n'est pas, chez lui, une maladie accidentelle : c'est en elle que se révèlent les profondeurs de l'esprit⁹ ». Autrement dit, plutôt que de rejeter sa maladie, Dostoïevski l'aurait acceptée, faisant d'elle un outil d'analyse et de diagnostic de l'âme humaine; non seulement pour donner vie à ses personnages, mais plus largement pour anticiper l'éventuel déchirement de son propre pays.

⁴ Fiodor DOSTOÏEVSKI, Lettre du 27 août 1849, dans *Correspondance*, t. I, Bartillat, p. 315-316.

⁵ CATTEAU, *Dostoyevsky and the Process of Literary Creation*, p. 119.

⁶ CATTEAU, *Dostoyevsky and the Process of Literary Creation*, p. 118.

⁷ CATTEAU, *Dostoyevsky and the Process of Literary Creation*, p. 116.

⁸ CATTEAU, *Dostoyevsky and the Process of Literary Creation*, p. 121.

⁹ Nicolas BERTHIAEV, *L'esprit de Dostoïevski*, Paris, Stock, 1974, p. 33-34.

Sur la nature de la maladie

Pour Dostoïevski, la maladie fut donc un symbole de déchirement, non seulement physique, mais aussi moral. Dans sa lettre du 24 mars 1856, il aborde une maladie l'ayant tourmenté deux ans comme étant « une étrange maladie, morale¹⁰ ». D'ailleurs, elle l'a mené à un moment où il en « perdai[t] la raison ». Ce symbole maladif est particulièrement infusé et représenté dans les personnages de Raskolnikov et d'Ivan Karamazov, pour n'en citer que quelques-uns. Premièrement, si Raskolnikov est malade, c'est parce qu'il est complètement déchiré par ses actions : « Je me suis torturé et déchiré, et je ne sais plus moi-même ce que je fais... Hier et avant-hier et tous ces temps-ci, je me déchirais ainsi... Quand je serai guéri je... je ne me déchirerai plus...¹¹ ». Pour ajouter à cela, tout au long de *Crime et Châtiment*, dès qu'il commet son crime, ce pauvre malade est épris d'une fièvre redoutable, la fièvre étant un processus de purge interne : Raskolnikov est un personnage cherchant à purger ses idées morales monstrueuses; tout comme il cherche à purger son infection corporelle. Ici, un véritable parallèle se dresse entre la maladie corporelle et le déchirement moral interne de Raskolnikov. Deuxièmement, Ivan Karamazov, alors qu'il est déchiré entre la raison et la foi, gravement malade et en (probable) hallucination, hurle à son double qu'il est « un mensonge, un fantôme de [s]on esprit malade¹² ». Plus tard, quand son frère Aliocha le rejoint, il dit comprendre le sens de la maladie d'Ivan : elle représente « les tourments d'une résolution fière, une conscience exaltée », elle est « Dieu, auquel Ivan ne croyait pas¹³ ».

Si une chose transparaît parmi ces deux exemples, c'est bien que la maladie dostoïevskienne est associée au déchirement, ou plutôt à une souffrance transcendante : la maladie représente corporellement le déchirement moral. Comprenons ici que Dostoïevski a infusé ses héros de sa propre maladie, de ses propres déchirements. Ici, l'objectif ne sera pas de comprendre tout le caractère et l'importance de la souffrance dans l'œuvre dostoïevskienne, étant donné que le présent article porte sur la maladie. Or, si la maladie

¹⁰ DOSTOÏEVSKI, Lettre du 24 mars 1856, dans *Correspondance*, t. I, p. 406.

¹¹ Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Crime et châtiment*, Paris, Librairie Générale Française, 2008, p. 152.

¹² Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 1952, p. 794.

¹³ DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*, p. 815.

est un symbole dostoïevskien si important, c'est sans doute parce qu'elle est la véritable représentation du déchirement moral.

Raskolnikov et Ivan Karamazov, vraisemblablement, se révoltent contre leur maladie : ils la rejettent. Mais que faire si l'humain désire être malade? « Si la souffrance les intéressait tout autant que le bien-être¹⁴ »? disait l'homme du sous-sol. Penser que l'humain désirerait être malade pourrait sembler absurde (ou encore démesuré), mais rappelons-nous la grande découverte de Dostoïevski : l'humain est fondamentalement irrationnel. « Deux et deux font cinq¹⁵ », murmurait l'homme du sous-sol; « tout le mystère de la vie peut tenir en deux feuilles imprimées! ¹⁶ », hurlait avec ironie Razoumikhine. Considérant la manière dont Dostoïevski valorise l'acceptation de la souffrance dans ses œuvres, l'acceptation de Dostoïevski à l'égard de sa maladie ferait bien du sens : il accepte sa maladie tout comme il accepte sa souffrance, en quelque sorte. Pour ainsi dire, la maladie dostoïevskienne peut, dans le cas où elle est acceptée, mener à une sérénité et à une confiance profonde envers la vie; et, dans le cas où elle est rejetée par son hôte, mener à l'illusion ainsi qu'à l'hallucination.

L'idée malade

Dans l'œuvre dostoïevskienne, le chemin faisant suite à la souffrance mène vers deux polarités distinctes : elle mène soit à la foi profonde et sincère; soit à l'idéologie démonique.¹⁷ De même, la maladie, souffrante et déchirante, serait un chemin : *soit vers la foi malade, soit vers l'illusion malade*.

Pour ce qui est du lien entre la maladie et la foi, il se manifeste chez Dostoïevski lui-même : il aura été déchiré toute sa vie entre la foi et la raison, entre la foi et le nihilisme russe. Sachant que le déchirement fait partie du sentiment de foi pour Dostoïevski, et que la maladie elle-même est associée au déchirement moral, il fait tout à fait sens de lier la

¹⁴ DOSTOÏEVSKI, *Les Carnets du sous-sol*, p. 49.

¹⁵ DOSTOÏEVSKI, *Les Carnets du sous-sol*, p. 49.

¹⁶ DOSTOÏEVSKI, *Crime et châtiment*, p. 323.

¹⁷ BERDIAEV, *L'esprit de Dostoïevski*, p. 71.

maladie à la foi : « c'est de la fournaise de mes doutes que mon hosanna a jailli¹⁸ », écrit Dostoïevski à propos de lui-même. Pour exemplifier cette idée, dans *Les Frères Karamazov*, la maladie de Marcel (le frère aîné du starets Zosime) est justement montrée comme étant une source de foi profonde : c'est en étant gravement malade qu'il en est arrivé à croire dans un état proche de la folie. Ultimement, la souffrance de la maladie l'a rapproché de la foi : « Votre fils n'est pas destiné à vivre, disait le médecin à notre mère, quand elle l'accompagnait jusqu'au perron; la maladie lui fait perdre la raison¹⁹ ». Ici, le frère aîné du starets Zosime est une figure qui est présentée comme étant une imitation du Christ, que ce soit par son humilité, par son amour du prochain infailible ou encore par sa bonté infinie. Imiter le Christ s'accompagne de souffrances pour Dostoïevski, en tant que l'être humain doit accepter la souffrance et la vie dans toute sa complexité; la maladie, de même, serait un chemin menant à la foi profonde. Zosime, tout comme son frère, finira dans un état maladif, possédant une foi d'autant plus profonde et sincère par l'acceptation de cette maladie et de sa souffrance.

Plus négativement, la maladie dostoïevskienne serait aussi rattachée à la contamination d'une idéologie : à la maladie en tant qu'elle est la véritable semence de l'illusion. Ici, la maladie (comme moteur de la souffrance) n'est pas source de foi, mais bien source de destruction ou de meurtre. Rappelons-le : quand il souffre, le personnage dostoïevskien se tourne soit vers la foi profonde; soit vers l'idéologie démonique. Ici, la maladie n'est plus perçue comme étant un chemin vers la foi, mais bien comme étant un chemin vers les démons. Dans *Le Rêve d'un homme ridicule*, l'homme ridicule constate toute la corruption, toute la maladie qu'il a introduites dans une utopie à laquelle il a rêvée : « Comme une trichine dégoûtante, comme un atome de peste qui contamine des pays tout entiers, ainsi, moi-même, j'ai contaminé toute cette terre qui, avant moi, vivait heureuse et sans péché²⁰ ». Dans ce cas, la maladie – loin d'être l'origine de la foi – est le berceau des démons : la source de contamination et de possession des idées. Dostoïevski nous présente

¹⁸ BERDIAEV, *L'esprit de Dostoïevski*, p. 93.

¹⁹ DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*, p. 395.

²⁰ Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Le Rêve d'un homme ridicule*, Bruxelles, Actes Sud, 2002, p. 16.

avec le symbole de la maladie une véritable pathologie de l'idée, qui se répand à la manière d'une infection.

Raskolnikov s'avère être un personnage particulièrement pertinent pour saisir l'illusion malade. Une chose est certaine pour ce dernier : la maladie et le déchirement moral (l'idée de son crime) sont liés. Peu de temps avant de commettre son meurtre, il exprime que

cette éclipse de la raison et cette défaillance de la volonté s'emparent de l'homme telle une maladie, se développent progressivement et atteignent leur point culminant peu avant l'exécution du crime; elles persistent sous la même forme au moment du crime et quelque temps encore après, selon les individus; puis elles passent, comme passe toute maladie.²¹

Seulement, la maladie est aussi ce qui mène Raskolnikov à la foi et au repentir : l'infection de Raskolnikov, telle une crise de conscience, représenterait en ce sens autant l'illusion malade que la foi malade. Sa première infection, l'accompagnant dans son meurtre, est une illusion malade; et sa deuxième, le ramenant à la vie, est une foi malade. Quand il tue, son idée même est une maladie : elle le déchire et le torture, puis se rend tangible – ou corporelle – sous la forme de fièvres et de folie; mais quand il abandonne cette idée et son orgueil, il tombe à nouveau malade et commence à tracer son chemin vers la foi: « c'était précisément d'orgueil blessé qu'il était tombé malade²² », écrit Dostoïevski à la fin de *Crime et Châtiment*. Quand Raskolnikov abandonne son orgueil, sa révolte et son illusion; il tombe à nouveau malade et il accepte progressivement son déchirement dans une forme de foi profonde. Vraisemblablement, donc, la maladie ou le déchirement sont autant source de foi que d'illusions.

Une autre question subsiste à tout cela : est-ce la maladie qui cause le déchirement ou le déchirement qui cause la maladie? Pour Dostoïevski, c'est bien la maladie (principalement son épilepsie) qui semble causer sa souffrance et son déchirement, notamment en raison de l'incertitude constante qu'elle lui impose quant à sa santé et quant à la continuité de sa vie. Autrement dit, la maladie est pour lui une source de doute constant en ce qui concerne la vie. Or, pour ses personnages, c'est plutôt le contraire qui semble avoir lieu : le déchirement lui-même semble être à l'origine de la maladie, ou du moins *la*

²¹ DOSTOÏEVSKI, *Crime et châtiment*, p. 107.

²² DOSTOÏEVSKI, *Crime et châtiment*, p. 663.

maladie agit comme étant une représentation de ce déchirement. Raskolnikov était déchiré par son idée *avant* d'avoir sa fièvre et sa perte de raison. De même, Ivan était déchiré entre la raison et la foi *avant* sa maladie et sa folie. Sachant que Dostoïevski était lui-même déchiré entre la raison et la foi, entre l'humilité et la révolte ainsi qu'entre l'imitation et la crucifixion du Christ, il est possible de penser que – pour lui aussi, tout comme pour ses personnages – sa maladie était finalement la manifestation de son déchirement moral.

De la maladie naissent donc autant la foi malade que l'illusion malade : deux résultats opposés, mais proches, puisqu'ils ont comme source la souffrance ou le déchirement; ce phénomène étant représenté symboliquement par la maladie. Dans le cas où l'humain accepte sa maladie ou sa souffrance, il semble être conduit vers une foi profonde alimentée par ce même déchirement et cette même souffrance. Dans le cas où l'humain rejette ou se révolte contre sa maladie, il semble être plongé dans un état de possession, presque démonique, qui l'emmène à la destruction et à la bassesse humaines.

La société malade

Tout l'intérêt de la maladie dostoïevskienne prend forme dans le diagnostic qu'il fait de sa propre société : pour Dostoïevski, la Russie est gravement malade. Plus simplement, et à la lumière du raisonnement parcouru, la Russie est déchirée à cette époque. Dans *Les Possédés*, Dostoïevski associe directement la Russie avec la maladie, cette dernière étant source de démons idéologiques : « Ces démons qui sortent du malade pour entrer dans les pourceaux, ce sont toutes les plaies, tous les miasmes, toutes les saletés, tous les démons petits et grands, qui se sont accumulés au cours des siècles dans notre chère et grande malade, dans notre Russie!²³ »

Ultimement, ce déchirement se concrétise dans les divisions idéologiques présentes en Russie à cette époque : elle est déchirée entre les progressistes et les réactionnaires, entre les nihilistes et les traditionalistes, entre le libéralisme et le conservatisme ainsi qu'entre les occidentalistes et les slavophiles. Dostoïevski s'y connaît en maladie et en déchirements, et – à la manière d'un médecin – ce dernier aura pu diagnostiquer la Russie,

²³ Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Possédés*, Paris, Gallimard, 1952, p. 641.

avant même qu'elle n'éclate, en analysant ses nombreux symptômes. Dans toute la Russie règne « le fanatisme de l'envoûtement par une *idée fausse*, envoûtement qui conduit jusqu'à la dégradation essentielle de la personnalité humaine, jusqu'à la perte de l'aspect humain²⁴ ». Ici, cette « idée fausse » est une illusion malade monstrueuse : l'illusion d'un peuple malade de l'âme. « Dans un état maladif, les rêves se distinguent souvent par un relief, une intensité extraordinaires et par une extrême ressemblance avec la réalité²⁵ », écrit-il dans *Crime et Châtiment*. L'auteur sait ce que c'est que d'être malade. Par conséquent, son objectif éternel fut, à la lumière de ce raisonnement, de nous préparer à comprendre la maladie, à en dégager les symptômes et à réagir de la bonne manière.

Les rêveries sociales sont en ce sens de véritables vecteurs maladifs, infectant les peuples et menant à la destruction : elles « ne sont pas des choses innocentes. Elles constituent la maladie de l'âme russe, maladie que Dostoïevski a mise au jour, et a suivie à la fois par diagnose et par prognose²⁶ ». Par la diagnose (la constatation des symptômes) et la prognose (un pronostic à partir des symptômes), Dostoïevski se présente en tant que véritable médecin-prophète de la Russie : il a diagnostiqué la maladie de l'âme russe avant la révolution bolchévique (1917), avant l'avènement du socialisme athée, piétinant selon lui la foi et brûlant les racines du passé. Dostoïevski sait et constate la maladie, autrement dit le déchirement du peuple russe : il écrit avant que cet engrenage ne se mette en marche. Tout comme la Russie; Dostoïevski est malade – hélas!

Heureusement, selon le raisonnement établi dans cet ouvrage, deux chemins semblent s'ouvrir à l'issue de la maladie dostoïevskienne : soit le sujet infecté s'engouffre dans une « idée fausse » menant à la destruction; soit il accepte sa souffrance et se relie profondément à son prochain dans une foi profonde. Ainsi, la Russie est plongée dans ce même dilemme au moment où Dostoïevski écrit. Pour éviter la crise d'épilepsie, la névrose, la psychose – que dis-je! – la destruction de son peuple par la maladie de la rêverie sociale, la Russie ne peut que (selon Dostoïevski) se tourner vers la foi. Pour faire voir la lumière

²⁴ BERDIAEV, *L'esprit de Dostoïevski*, p. 183.

²⁵ DOSTOÏEVSKI, *Crime et châtiment*, p. 87.

²⁶ BERDIAEV, *L'esprit de Dostoïevski*, p. 183.

à travers les ténèbres, un médecin de l'âme humaine se devait bien de pousser un cri maladif.

Conclusion

Somme toute, Dostoïevski est un écrivain de la maladie. Démarrant par l'influence et l'importance de la maladie au sein de son vécu, nous avons pu dépouiller la manière dont elle a transformé son doute et son déchirement en outils médicaux de l'âme humaine. Nous avons ensuite été en mesure de l'associer plus fermement au déchirement – d'éclaircir la manière dont Dostoïevski a infusé sa propre infection dans ses œuvres. Deux chemins ont enfin été tracés à l'issue de la maladie, de par son lien à la souffrance et au déchirement : l'un menant à la foi malade, guidé par cette acceptation de la souffrance; l'autre menant à l'illusion malade, guidé par la révolte. Concluant avec cette analyse, nous avons ultimement relié la maladie dostoïevskienne au diagnostic qu'il a posé sur sa propre société. *Dostoïevski fut, ainsi, à la fois un homme malade et un médecin.*

Bibliographie

BERDIAEV, Nicolas. *L'esprit de Dostoïevski*, Paris, Les Éditions Stock, 1974.

CATTEAU, Jacques. *Dostoyevsky and the Process of Literary Creation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Correspondance, t. I*, Paris, Bartillat, 1999.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Crime et châiment*, Paris, Librairie Générale Française, 2008.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Les Carnets du sous-sol*, Markowicz, Bruxelles, Actes Sud, 1992.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 1952.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Les Possédés*, Paris, Gallimard, 1952.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Le Rêve d'un homme ridicule*, Bruxelles, Actes Sud, 2002.

FRANK, Joseph. *Dostoïevski, un écrivain dans son temps*, Genève, Éditions des Syrtes, 2010.